

La liberté une dépendance

Don Luigi Giussani, *Le Sens Religieux, Chapitre VIII*

Qui se tient devant le monde, comme nous l'avons vu, voit mise en jeu sa liberté. A la racine même de ses perceptions et de ses raisonnements se tient une option fondamentale d'ordre moral, une attitude première face à ce qui le provoque - d'ouverture, ou de défiance. L'attitude d'ouverture totale qu'on appelle liberté, cette magnifique indépendance qu'on admire chez les saints, provient en fait d'une dépendance obstinée envers Celui qui est l'origine de toutes choses. Cette relation est la seule qui puisse suffire aux désirs de notre cœur, que nous avons vu déployés dans la première partie du parcours, et même les précéder constamment.

La perception de la liberté.

Si je demandais ce qu'est la liberté, la grande majorité répondrait selon les images, les définitions ou les impressions en cours dans l'opinion commune. Lorsque nous nous y référons pour définir les mots les plus importants de notre vie, nous sommes sûrs de tomber dans l'esclavage total, dans l'aliénation complète. Ce qu'est l'amour entre l'homme et la femme, la paternité, la maternité, l'obéissance, la compagnie, la solidarité et l'amitié, ce qu'est la liberté, tout cela provoque chez la plupart des gens une image, une opinion ou une définition empruntée totalement à la façon de penser générale, donc au pouvoir. C'est un esclavage dont on ne se libère pas automatiquement. On s'en évade par une ascèse. Comme nous l'avons déjà dit, l'ascèse est l'utilisation par l'homme de ses énergies, de son intelligence et de sa volonté pour travailler sur lui-même.

Voici le début de la liberté, comme le disait saint Augustin: « *intellectus cogitabundus initium omnis bonis* », une intelligence agissante est le commencement de tout bien. Mais cette intelligence suppose une méthode, sinon elle ne peut avancer, car la méthode est le chemin.

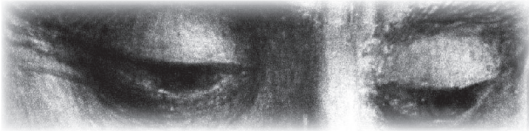
Comment pouvons-nous savoir ce qu'est la liberté ? Les mots sont des signes qui permettent à l'homme d'identifier une expérience donnée : le mot amour indique une expérience déterminée, le mot liberté en indique une autre. Avant tout, l'expérience est décrite par un adjectif qui lui correspond, car il permet la description rapide et sommaire de ce qui est vécu; le substantif sera ensuite un essai de définition découlant de l'adjectif. Ainsi on comprendra le sens de la liberté en partant de ce qui est ressenti quand on est libre.

Dans quelles circonstances nous sentons-nous libres, selon l'expérience naturelle jugée d'après les évidences et les exigences élémentaires ? Toi, ma fille, tu vas chez ton père et tu lui dis : « Tu me laisses partir avec mes amis ? » Ton père, très occupé par son travail et tant d'autres choses, a toujours pensé que l'homme moderne doit laisser tout faire à ses enfants; il ne t'a donc jamais dit non, de mémoire d'homme. Mais ce soir, énervé par sa secrétaire, il te répond : « Non, tu n'iras pas ! » Il est impossible que tu ne te sentes pas opprimée, emprisonnée, étouffée, privée de liberté. Inversement, si tu n'étais pas sûre du résultat, que tu demandes et que ton père te dise : « oui, va donc », ton expérience de la liberté est d'autant plus grande que ton désir était plus fort.

Dans la pratique, nous nous sentons libres quand nous satisfaisons un désir. L'expérience de la liberté dans notre existence s'annonce comme la réalisation d'un besoin ou d'une aspiration, comme accomplissement. Et c'est en ce sens que cette phrase banale : « Être libre, c'est faire ce qui nous plaît » est vraie. Mais il ne s'agit pas d'être libre un week-end, un soir, dans cent, deux cents, mille occasions, mais toujours; il s'agit d'être entièrement libre, il s'agit de la liberté, pas d'un moment de liberté... Selon ce que nous enseigne la vie, il est clair que nous concevons la liberté comme la satisfaction totale, le plein épanouissement du moi, de la personne, ou comme la perfection. La liberté est donc la possibilité du but, de la totalité, du bonheur.

•

L'entier accomplissement de soi, voilà la liberté. La liberté est pour l'homme la possibilité, la capacité, la responsabilité de s'accomplir, c'est-à-dire de rejoindre son destin. La liberté est en rapport avec le destin : elle est cette aspiration totale vers lui. Ainsi la liberté est-elle l'expérience de la vérité de soi-même. C'est pourquoi le Seigneur disait : « *La vérité vous rendra libres.* » (Jn 8,32) Si Dieu est la vérité, je peux lui dire : Tu es ma vérité, Tu es mon moi, d'après la formule de Shakespeare dans Roméo et Juliette : « *Tu es moi, je suis toi.* » Un Autre est cette vérité de moi-même : cette plénitude de mon être c'est Toi, Tu es ma justification. La liberté est donc la capacité de Dieu. Beaucoup plus qu'une capacité de choix, la liberté est humble et passionnée, donc fidèle à Dieu dans la vie quotidienne. « Dieu aimant la vie », dit la liturgie. La foi est le geste de liberté fondamental, et la prière est l'éduca-

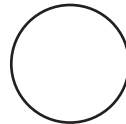


tion constante du coeur, de l'esprit, à l'authenticité humaine, à la liberté : car foi et prière sont la reconnaissance pleine et entière de cette Présence qui est mon destin, et la dépendance dont dépend ma liberté.

Existentiellement, cette liberté n'est pas encore accomplie, elle est tension vers cet accomplissement, elle est tension vers l'être et l'adhésion progressive, elle est en devenir.

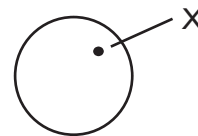
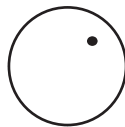
Précarité de la liberté.

Prenons bien conscience de l'essence première de la liberté. Représentons toute la réalité expérimentale par cette figure :



Il n'y a rien là-dedans.

Maintenant la même figure, avec un petit point



Ce petit point c'est vous, c'est moi. Avant, vous n'y étiez pas, maintenant si.

Mais que signifie parler de liberté si ce point n'existait pas auparavant et qu'il n'émerge que pour un moment., comme un naufragé au milieu de cette énorme vague, de ce grand torrent que sont le monde et l'histoire (représentés par le cercle) ? Si ce point naît exclusivement comme une partie de cette réalité en devenir, comme résultat de ses antécédents physiques et biologiques, il n'a aucun droit en face d'elle. Elle peut en faire ce qu'elle veut, comme un torrent impétueux d'un caillou.

Mais attention! Ce monde, cette réalité au niveau humain s'appelle humanité. L'humanité est un concept encore abstrait, on l'appelle société quand on lui donne son sens concret. Mais la société est un ordre organique déterminé. Et c'est par le pouvoir que cet ordre est maintenu. Un gouvernement possède

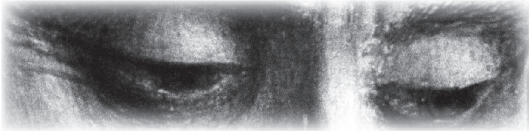
de plein droit le pouvoir de donner forme à la société. Ce point (vous, moi !) n'a alors aucun droit en face du pouvoir. Aucun, parce que celui-ci est l'expression dominante d'un instant déterminé du flux historique. N'importe quelle conception panthéiste, matérialiste, biologique ou idéaliste de l'homme doit arriver à ces conclusions : ainsi Hitler, ou Staline, c'est la même chose. Le pouvoir est l'émergence de la force du réel dans un instant donné. Si, pour rendre service à l'histoire, le pouvoir est persuadé qu'il faut tuer tous les Juifs, eh bien qu'il les tue ou qu'il s'en serve comme cobayes. Toute notre époque a érigé ceci en système : qu'il soit libéral ou marxiste, l'Etat est source de tout droit. Il y a deux mille ans, l'homme qui avait tous les droits était le « civis romanus ». Mais qui choisissait le « civis romanus » ? Le pouvoir.

Un des plus grands juristes romains, Gaius, distinguait trois types d'outils que le « civis », c'est-à-dire le citoyen possédant tous ses droits, pouvait avoir : ceux qui sont immobiles et muets; ceux qui bougent et ne parlent pas : les animaux; ceux qui se déplacent et qui parlent : les esclaves. La liberté considérée comme dimension essentielle de la personne est totalement absente. Si on lit la définition de l'éducation que donne le plus célèbre pédagogue soviétique, Makarenko, on devine avec effroi la théorisation rigide d'un État - représenté par les chefs de parti - qui a le droit de posséder et de déterminer l'homme, comme un mécanicien un boulon de sa machine : « *L'éducation est la chaîne de montage d'où sortira le comportement adapté aux demandes de ceux qui créent organiquement et interprètent le sens du devenir historique.* »

« *Ceux qui créent organiquement et interprètent le sens du devenir historique* » sont ceux qui détiennent le pouvoir à ce moment. Il y a là une totale aliénation de la personne humaine à la conception idéologique de la société brandie par le pouvoir. C'est avec tristesse que le prix Nobel de poésie en 1984, Milosz, dénonçait : « *On a réussi à faire comprendre à l'homme que s'il vit, c'est grâce aux puissants. Qu'il pense donc à boire son café et à aller à la chasse aux papillons, celui qui aime la res publica aura la main coupée.* »

Fondement de la liberté.

Seule l'Église, dans sa tradition, défend la valeur absolue de la personne du premier instant de sa conception jusqu'au dernier moment de sa vieillesse décrépite et inutile. Pour quelle raison ? Pourquoi l'homme a-t-il ce droit, ce caractère absolu, inébranlable, qui ne bougerait pas même si le monde se déplaçait ! Il a en lui quelque chose qui le rend capable de juger le monde dont il provient.



Si l'homme ne naissait que biologiquement d'un père, et d'une mère, bref instant dans lequel tout l'apport d'innombrables réactions précédentes produisent ce fruit éphémère; si l'homme était seulement ceci, le mot «liberté» serait réellement ridicule, cyniquement ridicule, de même que l'expression « droit de la personne » et que le mot « personne ». Une telle liberté sans fondement est « flatus vocis », un pur son que le vent emporte.

Dans un seul cas, ce point - l'homme singulier - est libre par rapport au monde entier, personne ne peut le forcer, l'univers entier n'a pas prise sur lui. Dans un seul cas, on peut expliquer cette image d'un homme libre : si l'on suppose que ce point n'est pas entièrement procréé par son père et sa mère, qu'il possède quelque chose qui ne vient pas de l'apport biologique de ces antécédents mécaniques, mais qui est directement relié à l'infini, à l'origine de toute l'évolution du monde, de tout le cercle (v. figure dessinée précédemment), quelque chose qui vient de Dieu.

C'est ce que dit le catéchisme de Pie X quand il affirme : « Le corps est donné par les parents mais l'âme est infusée directement par Dieu. » Laissons de côté la formule scolastique, cette « âme » signifie exactement ce qui en moi n'a pas d'origine matérielle, ce qui ne dépend pas, ne provient pas du corps de mon père et de ma mère; ce qui est en lien direct avec l'infini, avec le monde entier. C'est seulement dans l'hypothèse de l'existence en moi de ce rapport que, si le monde peut faire de moi ce qu'il veut, il ne me vaincra pas, ne me détruira pas, ne me possédera pas; je suis le plus grand, je suis libre. Ainsi se fonde et s'explique le droit fondamental à la liberté de conscience, donc à la possibilité et au devoir de juger et d'agir en se référant personnellement à la vérité et au bien.

Voici le paradoxe : la liberté nous fait dépendre de Dieu. C'est un paradoxe, mais il est très clair. L'homme - l'homme concret, vous, moi - n'existait pas. Maintenant il est. Demain il ne sera plus. Donc, il est dépendant. Ou il dépend de ses antécédents matériels, et il est esclave du pouvoir; ou il dépend de ce qui est à l'origine des choses, au-delà d'elles, c'est-à-dire de Dieu. Au niveau humain, la liberté s'identifie avec une dépendance vis-à-vis de Dieu, acceptée et vécue. L'esclavage, au contraire, est de nier et de censurer cette relation; la vivre consciemment est la religiosité. La liberté se trouve dans la religiosité. C'est pourquoi le seul frein, la seule limite, le seul terme à la dictature de l'homme sur l'homme, qu'il s'agisse d'homme ou de femme, de parents ou d'enfants, de gouvernement ou de citoyens, de patron ou d'ouvriers, de chefs de parti

ou de structures dans lesquelles les gens travaillent, le seul frein et la seule limite, l'unique objection à l'esclavage du pouvoir, c'est la religiosité.

À cause de cela, celui qui a le pouvoir quel qu'il soit, dans la famille ou dans la collectivité, a tendance à haïr la religiosité, à moins qu'il ne soit lui-même profondément religieux. Ainsi par exemple, dans les relations entre homme et femme, entre fille et garçon, ce qu'inconsciemment on craint ou on déteste le plus, c'est que l'un ou l'autre fasse preuve d'une religiosité authentique parce que elle entrave la possession, elle est un défi à la possession.

Je me souviens de l'impression que j'ai eue il y a pas mal d'années à la lecture d'un article du scientifique Julian Huxley, en troisième page du *Corriere della Sera*. C'était peu de temps après que la presse avait fait une grande campagne contre le néo-nazisme, parce que dans une ville comme Milan des croix gammées étaient apparues sur les murs. On rappelait naturellement Dachau et Auschwitz, et le massacre de l'homme, la négation de la civilisation humaine. L'article soutenait la possibilité et la nécessité de créer une race humaine parfaite, à travers le contrôle des naissances, en vue d'éliminer tous les individus présentant quelques défauts. Qui en aurait établi les critères et les limites ? En dernier lieu, le pouvoir. On retrouvait exactement le système nazi.

Le grand Pasternak disait : « *Adhérer pleinement à l'individu entraîne l'extinction de l'humain.* » Il imaginait l'homme esclave du pouvoir. Sans la protection que lui assure son rapport avec Dieu, l'homme est à la merci du pouvoir qui détermine autoritairement le degré d'utilité de chaque individu. Le journaliste Ronchey, du *Corriere della Sera*, citant Soljenitsyne, rappelait justement que le Macbeth de Shakespeare a été un criminel pour avoir tué sept personnes. « Pour en tuer six millions, soixante millions, il fallait un multiplicateur : ce multiplicateur du crime est l'idéologie », une conception totalitaire de l'homme favorisée par le pouvoir !

Si Lénine dit : « *C'est l'heure à laquelle il n'est plus possible d'écouter de la musique parce qu'elle donne envie de caresser la tête des enfants alors que le moment est venu de la couper* » : est-ce avec ces conceptions que nous nous apprêtons à défendre l'homme ? Mais si l'homme, l'individu n'est pas en relation directe avec l'infini, tout ce que fait le pouvoir est juste. C'est pourquoi le Christ dans l'Évangile a privilégié ses rencontres avec les



enfants, les malades, les vieillards, les pécheurs publics, les pauvres, les gens montrés du doigt, c'est-à-dire tous ceux qui socialement étaient incapables de se défendre. Et cela signifiait : même celui qui n'est pas capable de se défendre a une valeur sacrée, absolue. Plutôt que de lui arracher un cheveu, il vaudrait mieux « *se voir passer autour du cou une de ces meules que tournent les ânes et d'être jeté à la mer* » (Mc 9,42). Et où la dignité de l'homme a-t-elle été affirmée plus vigoureusement que dans cette phrase émouvante déjà citée : « *Que sert donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il ruine sa propre vie ? Et que peut donner l'homme en échange de sa propre vie ?* » (Mc 8,36-37)

L'anti-pouvoir, c'est l'amour. Le divin est l'affirmation de l'homme comme capacité de liberté, irréductible capacité de perfection, d'obtention du bonheur. L'homme a l'immense possibilité de rejoindre l'Autre, Dieu. Le divin est amour. C'est ce dont témoigne cette splendide poésie de Tagore :

*Dans ce monde ceux qui m'aiment
cherchent par tous les moyens
à m'attacher à eux.*

*Ton amour est plus grand que le leur
et pourtant tu me laisses libre.*

*De peur que je les oublie
ils n'osent me laisser seul.*

*Mais les jours passent
les uns après les autres
et tu ne te montres jamais.*

*Je ne t'appelle pas dans mes prières
je ne te garde pas dans mon coeur,
et pourtant ton amour pour moi
attend encore mon amour.*

